

## INTRODUCTION

Peut-on encore parler de Dieu en Occident ? Les mots « âme » et « essence » ont-ils encore un sens ? Reste-t-il une place pour une spiritualité ? Savons-nous encore ce qu'est la spiritualité ? L'attitude de l'homme d'aujourd'hui face à ces questions est très différente de celle de ses ancêtres. L'humanité de l'homme n'a pourtant pas changé en quelques siècles. Pourquoi a-t-il plus de mal de nos jours à percevoir la spécificité humaine ?

Être spirituel, c'est briller en société en faisant étalage de son bel esprit, mais la spiritualité, c'est bien plus que cela. C'est l'activité de l'esprit en rapport et en opposition avec la matière. C'est l'activité de l'esprit qui conceptualise l'action de penser par rapport à la matière. Elle fut traditionnellement liée au religieux dans son rapport avec la transcendance. Mais il est clair qu'il existe une spiritualité non religieuse. Cette opposition entre matière et esprit se pense dans une recherche du salut ou, en d'autres termes, dans une quête du sens de l'existence. La spiritualité, qu'elle soit avec ou sans Dieu, est toujours liée à une démarche métaphysique. Elle est née avec l'humanité. Plus l'homme s'est dégagé de l'animal, plus la question du sens s'est imposée à lui. Nous sommes tous des Homo sapiens, c'est-à-dire des hommes « intelligents », « sages », « prudents ». Par rapport aux hominidés qui l'ont précédé et, de façon plus large, par rapport aux autres primates, l'Homo sapiens a non seulement maîtrisé le feu, fabriqué des outils, domestiqué des espèces végétales et animales, tissé des relations sociales avec ses congénères, il a aussi particulièrement développé des capacités d'abstraction et de conscience de soi, indispensables pour qu'apparaisse ce que l'on appelle une spiritualité. Et selon le principe de la sélection naturelle, force est de constater que ces qualités lui ont permis de mieux s'adapter à l'environnement et de s'imposer face aux autres espèces.

La spiritualité n'a plus vraiment la cote en Occident. La plupart des Occidentaux passent leur existence sans avoir aucune vie spirituelle. Cette attitude est récente, elle s'est développée depuis un peu plus de deux siècles. Elle est liée au triomphe de la raison et de la science. Le monde occidental est devenu le champion de l'humanitaire et de la morale ; des domaines qui restent extérieurs à l'humain. Ce qui concerne son monde intérieur est simplement ignoré. Le besoin spirituel est néanmoins une réalité qui fait partie intégrante de l'humain. Plus un besoin refoulé est essentiel au sens propre du terme, plus son refoulement est problématique. L'engouement actuel pour le « mindfulness » est le témoin de ce besoin refoulé. Mais la pleine conscience – qui est une pratique très saine et épanouissante – n'a rien à voir avec la spiritualité. C'est un pis-aller qui ne se préoccupe pas du sens.

Nous sommes arrivés, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, à l'aboutissement complet de cette mort de Dieu que Nietzsche proclamait autant qu'il la redoutait. Et cette mort est un échec pour l'humain. Il est en fait incorrect de parler de mort puisque Dieu ne peut mourir puisque le besoin de Dieu est intrinsèque à l'homme. Il vaut mieux parler d'absence de Dieu. Absence d'un dieu qui ne règle plus la vie sociale des hommes, qui ne répond plus à leur question du sens, un dieu qui s'est éloigné, un dieu que l'on n'est plus capable de nommer. Aujourd'hui, le mot « Dieu » fait peur. Il est, surtout en ces temps de terrorisme islamiste, entaché de connotations négatives et obscurantistes. Il est devenu suspect. Aussi dois-je préciser que le dieu dont il est ici question n'est pas lié à une religion particulière (il le sera dans certains chapitres). À côté des dieux des religions, il y a les dieux des philosophes, mais aussi le Sacré, le Tout, l'Être, une spiritualité sans divinité.

Le nihilisme que Nietzsche combattait a triomphé. La déconstruction de tous les modèles traditionnels est une réussite complète, dans le domaine de la pensée comme dans celui de l'art. Le matérialisme règne en maître. La science a pris la place de la religion. Elle explique tout ou, du moins, nous sommes convaincus qu'un jour ou l'autre elle pourra tout expliquer et que ce n'est qu'une question de temps. Elle expliquera tous les phénomènes de la nature, le fonctionnement du corps humain et de son cerveau. Tout n'est que physique et chimie. Mais comme l'a dit Heidegger : « La science ne pense pas. » Elle ne suit aucune direction si ce n'est celle du progrès. Elle se jette sans réflexion dans une course non maîtrisée vers un avenir dont elle n'a rien à faire. Elle nous impose un mythe qui nous éblouit et nous éloigne de nous-mêmes, celui de la technologie en continuels progrès. Mais tout cela galvaude la question du sens.

Derrière ces soi-disant convictions scientifiques se cache en fait un combat idéologique. Celui-ci s'est dès le début essentiellement focalisé sur ce qui répondait vaille que vaille à la question du sens, c'est-à-dire la religion. Et comme cette déconstruction est avant tout occidentale, les critiques se sont toujours centrées sur la religion de l'Occident, c'est-à-dire le christianisme. Celui-ci s'est trouvé être la victime, malgré lui, de la démarche qu'il avait lui-même initiée. Le christianisme, à travers sa philosophie, a mis en place les éléments qui permettront à la science, à l'individualisme, aux droits de l'homme, à l'humanisme, à la démocratie, au rationalisme de se développer en Occident et presque nulle part ailleurs. En France, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce combat contre le christianisme a même pris le visage d'une lutte irrationnelle. La laïcité à la française était un athéisme militant et intolérant. La foi était ridiculisée et suspecte. Pendant deux siècles, la religion a été déconsidérée par la grande majorité des penseurs occidentaux. La question du sens a été ignorée. Le matérialisme n'a que faire de la question du pourquoi.

Relativisme, nihilisme et matérialisme sont liés. Si tout se vaut, rien n'a vraiment de valeur. Reste une fonctionnalité de producteur et de consommateur. Un idéal de consommation de plaisirs éphémères. Une société hédoniste et individualiste, vouée à l'instantané. Finis les valeurs sacrées et les idéaux. Finis le Beau et l'Art. Plus de majuscules, que des minuscules. Un monde horizontal, désabusé et vain. Une humanité prisonnière de la matière, dans un monde unidimensionnel. L'univers entier considéré uniquement à l'échelle des yeux myopes de l'individu moderne. Des millénaires de combats, d'interrogations, d'évolution d'une humanité consciente d'elle-même pour en arriver là ? Quel gâchis !

Le malaise de l'Occident contemporain est lié non seulement à sa décadence économique et politique mais aussi à cette question du sens, question qui concerne chaque individu en son for intérieur. L'homme occidental ne sait plus quelle est sa place dans le monde. Il lui est dès lors difficile de faire face aux autres civilisations qui, pour la plupart, savent encore pourquoi elles existent. On peut ne pas être d'accord avec la vision de l'homme et de la société que propose l'islam, mais force est de constater que cette religion donne aujourd'hui un sens à la vie de millions de musulmans, et cela jusque dans les détails de leur quotidien.

Le matérialisme a mené notre monde dans une voie sans issue. Il ne peut proposer de solution acceptable pour l'humain dans la mesure où il néglige une partie de ce qui fait l'homme. Il n'y a pas de bien-être existentiel possible s'il n'y a pas d'unicité de l'humain, ou plutôt si l'homme ne vit pas, dans toute sa profondeur, son unité intrinsèque. Nous

ne pouvons plus au XXI<sup>e</sup> siècle, comme le faisait Freud au début du XX<sup>e</sup>, considérer la religion comme une névrose ou un « délire de masse ». Freud pensait qu'une société basée sur la raison et la science, une société athée et laïque, serait le garant de l'avenir. La situation de l'Occident à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle montre à quel point il s'est trompé. Nous vivons aujourd'hui dans des sociétés laïques, rationalistes, athées, mais tout prouve que nous faisons fausse route. Les arguments de Freud contre la religion sont néanmoins intéressants à analyser, car ce sont les mêmes qu'avancent la plupart des athées d'aujourd'hui.

Les attaques de Freud contre le phénomène religieux – en fait contre toute forme de transcendance – s'inscrivent dans une tradition philosophique issue des « Lumières ». C'est dans le même esprit que ces philosophes ont constamment dévalorisé le Moyen Âge chrétien, une période d'âge moyen selon eux, comme si rien ne s'était passé pendant mille ans, entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance. Alors que c'est pendant ce millénaire que l'inconscient collectif qui est encore aujourd'hui en grande partie le nôtre s'est mis en place. Freud souhaitait que la raison et la science gèrent l'existence de l'homme. C'est ce que voulaient aussi les philosophes des « Lumières » qui laissaient néanmoins la possibilité d'une vie spirituelle. Freud désirait que l'intellect exerçât avec le temps une dictature « éclairée » sur la vie psychique de l'homme. C'est aujourd'hui le cas pour la plupart des Occidentaux. Mais cette dictature est loin d'être « éclairée », car elle se fait au prix d'une illusion sur soi-même. Ceux qui considèrent que leur vie est dirigée par l'intellect sous-estiment de ce fait l'importance de leur monde inconscient qu'ils pensent d'ailleurs, lorsqu'ils conçoivent l'existence de celui-ci, pouvoir maîtriser par cette raison et cette science. Cette sous-estimation les plonge en fait dans une dépendance vis-à-vis de cet inconscient négligé.

Dans *l'Avenir d'une illusion*, Freud considère que « toute culture repose sur la contrainte au travail et le renoncement pulsionnel, et que, de ce fait, elle suscite inévitablement une opposition chez ceux qui sont concernés par ces exigences ». Il semble oublier que la culture, bien qu'elle puisse être contraignante, n'est pas un élément extra humain mais bien le produit de l'humanité, découlant de besoins conscients et inconscients. Dans le même ouvrage, il considère pourtant que « les représentations religieuses procèdent du même besoin que toutes les autres conquêtes de la culture, de la nécessité de se défendre contre l'écrasante surpuissance de la nature ». Il admet aussi que les représentations religieuses, « qui se donnent comme des dogmes, ne sont pas des précipités de l'expérience ou des résultats ultimes de la pensée, ce sont des illusions,

*accomplissements des souhaits les plus anciens, les plus forts et les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force, c'est la force de ces souhaits ».* Il semble donc concevoir que le phénomène religieux procède d'un besoin profond de l'humain auquel il tente vaille que vaille de répondre. Il faut donc admettre que ce besoin que nous appelons religieux est une réalité psychique. Or c'est ce point que Freud, homme du XIX<sup>e</sup> siècle, ne peut admettre. Il préfère considérer ce besoin comme un délire ou une névrose, plutôt que d'en tenir compte comme d'une réalité. C'est ce genre d'attitude qu'ont encore aujourd'hui la plupart des matérialistes. *« Il reste caractéristique de l'illusion qu'elle dérive de souhaits humains ; elle se rapproche à cet égard de l'idée délirante en psychiatrie. »* Il conçoit les dogmes religieux comme *« des vestiges névrotiques »*, car *« la religion est comparable à une névrose d'enfance, et il est suffisamment optimiste pour supposer que l'humanité surmontera cette phase névrotique, comme tant d'enfants dépassent, en grandissant, leur névrose qui est similaire ».*

Ainsi, assez paradoxalement, Freud, le « père » de l'exploration de l'inconscient, ne désire pas prendre en compte un élément crucial de l'inconscient humain. Il préfère mettre toute sa foi dans l'intellect et négliger ainsi de façon assez incompréhensible l'importance de l'irrationnel. N'oublions pas que Freud a toujours voulu faire de la psychanalyse une science. La psychanalyse, une science de l'âme. N'y a-t-il pas une contradiction dans l'association de ces deux mots ? L'âme peut-elle vraiment être étudiée scientifiquement ? L'âme n'a en fait pas d'importance pour Freud, car ce n'est qu'une illusion. *« Le travail scientifique est pour nous la seule voie qui puisse mener à la connaissance de la réalité extérieure à nous. Une fois encore, c'est pure illusion que d'attendre quoi que ce soit de l'intuition et de la plongée en soi-même ; elles ne peuvent rien nous apporter, sinon des révélations – difficilement interprétables – sur notre propre vie d'âme, jamais d'information sur les questions auxquelles la doctrine religieuse donne si facilement réponse. »* Et il termine ainsi : *« Non, notre science n'est pas une illusion. Mais ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner. »* L'erreur de Freud, qui pénalise en fait toute sa conception de l'inconscient, est de l'avoir diabolisé. Il considérait que l'inconscient, c'est ce qui est refoulé. Or l'inconscient est beaucoup plus que cela. Il est un constituant indissociable de ce qui fait l'humain. Et il n'est ni bon ni mauvais. Il est tout simplement en dehors de la conscience.

Nous sommes actuellement à un tournant de l'histoire occidentale. Le religieux refait surface. Parfois, c'est le religieux des autres, de ceux qui

sont venus en Occident avec leur religion et qui veulent qu'elle y soit de plus en plus visible. Parfois, ce sont des sectes qui répondent au besoin de sens. Le nihilisme et l'athéisme sont voués à l'échec. L'homme au plus profond de lui-même n'acceptera jamais de n'être qu'une chose vivante. N'être et ne vivre que pour l'instant n'est pas suffisant. L'athéisme hédoniste, c'est du vent. Les grandes questions existentielles qui ont toujours accompagné l'humanité et auxquelles l'athéisme n'apporte pas de réponse semblent à nouveau pertinentes. Nous vivons la fin de deux siècles d'athéisme. Mais que sont deux siècles dans l'histoire de l'humanité ? Ce n'est en fait qu'une parenthèse.

André Comte-Sponville fait dans *le Capitalisme est-il moral ?* une hypothèse sur l'évolution des mentalités en Europe occidentale dans le courant des dernières décennies. « *Après la génération du tout politique (les soixante-huitards), après la génération du tout moral ou du tout humanitaire (la "génération morale"), est peut-être en train de se chercher quelque chose qu'on pourrait désigner comme une "génération spirituelle", disons une génération qui refait de la question spirituelle, qu'on pouvait croire obsolète depuis des décennies, à nouveau sa question.* » Philippe Nemo (*la Belle Mort de l'athéisme moderne*) et Maurice Clavel (*Deux Siècles chez Lucifer*, Le Seuil, 1978) font le même constat : la période qui suit les Lumières, les deux siècles qui ont essayé de rejeter toute idée de transcendance, touche aujourd'hui à sa fin. L'homme a fini par se rendre compte que l'athéisme « *n'a rien de bon à offrir à l'humanité* ».

Le refoulement du besoin de Dieu n'est actuellement plus possible. Nous nous devons d'avoir une attitude adulte face à nos besoins inconscients. L'humain doit redevenir une unité. Ce n'est possible qu'en conjurant l'hyperinflation de la raison et, à travers elle, celle du moi. Nous nous devons de dépasser l'athéisme. Ce qui ne veut pas dire qu'il convient de revenir au religieux, mais de redévelopper une démarche spirituelle. André Malraux pensait que la tâche du XXI<sup>e</sup> siècle serait de réintroduire les dieux. La civilisation occidentale est malade de ses valeurs et sans une réaffirmation de celles-ci à travers une spiritualité, cette civilisation ne peut que disparaître. Martin Heidegger a dit que seulement un dieu pouvait encore nous sauver. Après deux longs siècles de matérialisme, le retour au spirituel n'est pas seulement indispensable, il est devenu inévitable.

Le but de cet essai est la réconciliation de l'homme moderne avec son inconscient collectif, et en particulier avec la part spirituelle de celui-ci. Pour ce faire, il nous faudra tout d'abord accepter la transcendance qu'il y a en chacun de nous, concevoir que sans elle l'humain ne l'est pas tout à fait. Il faudra appréhender le fait qu'un bien-être, ou homéostasie, n'est

possible que s'il existe un accord entre le conscient et l'inconscient. S'il y a conflit – qui se résume toujours à une négligence des besoins de l'inconscient –, il n'y a pas de bien-être possible. Nous allons ensuite essayer de concevoir quels sont les besoins spirituels de l'homme occidental. Nous devons pour cela tenter une « psychanalyse » de l'homme archaïque qui est en chacun de nous. Tout homme archaïque est un *homo religiosus*. Et la spiritualité de l'homme archaïque occidental est indissociable du christianisme. Ce dernier est le résultat d'un syncrétisme millénaire, ses racines plongeant dans un passé aussi lointain que le début de l'humanité. Il est en quelque sorte la mémoire de la spiritualité de l'Occident. Et à ce titre, il est loin d'être négligeable. Nous essayerons ensuite d'entrevoir quelles sont les possibilités d'un retour en Occident du Dieu enfui.